Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 120 (2012)

Artikel: Quand les lecteurs d'Urbain Olivier prenaient la plume...
Autor: Vallotton, François
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847089

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 23.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

François Vallotton

QUAND LES LECTEURS D'URBAIN OLIVIER PRENAIENT LA PLUME…

Plusieurs bilans historiographiques récents l'ont souligné. L'histoire du livre depuis une quinzaine d'années a connu un basculement d'une histoire de la production, alimentée notamment par l'apport d'approches quantitatives, à une histoire de la réception et des modalités d'appropriation des textes par les lecteurs[1]. Dans un article programmatique, Roger Chartier dessine trois pôles propres à cartographier ce nouveau champ de recherche: « d'une part, l'analyse des textes, qu'ils soient canoniques ou ordinaires, déchiffrés dans leurs genres, leurs motifs, leurs visées; d'autre part, l'histoire des livres et, au-delà, de tous les objets et de toutes les formes qui portent l'écrit et les discours; enfin l'étude des pratiques qui, diversement, se saisissent de ces objets ou de ces formes, produisant des usages et des significations différenciés[2] ».

En Suisse romande, le premier volet a pu être enrichi par la publication ou la mise en ligne de répertoires qui tendent à prendre en compte l'ensemble de la production imprimée pour une période et un espace donnés[3]; parallèlement, l'influence des approches

1 Philippe Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris: Seuil, 2004, plus particulièrement le chapitre « Le rôle pionnier des historiens du livre »; Roger Chartier, « De l'histoire du livre à l'histoire de la lecture: les trajectoires françaises », in *Histoires du livre. Nouvelles orientations*. Actes du colloque du 6 et 7 septembre 1990 à Göttingen sous la direction de H. E. Bödeker, Paris: Imec Éditions, 1995, pp. 23-45 (coll. In Octavo), pp. 23-45.

2 Roger Chartier, « Communautés de lecteurs », in *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIVe-XVIIIe siècle)*, Paris: Albin Michel, 1996, p. 134.

3 Alain Cordonier, « Bibliographie des imprimés valaisans des origines jusqu'à la fin de l'Ancien Régime (1644-1798) »; suivie de « Notices biographiques des imprimeurs 1644-1798 », in *Vallesia*, t. 39, 1984, pp. 9-96; Étienne Burgy, *Les sources imprimées de la Restauration genevoise, 31 décembre 1813-8 octobre 1846. Catalogue chronologique*, Genève: Société d'histoire et d'archéologie, 1998 (Mémoires et documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie, t. 60); Alain Bosson, *L'atelier typographique de Fribourg (Suisse). Bibliographie raisonnée des imprimés 1585-1816*, Fribourg: BCU, 2009. Voir aussi les bases Biblios 18, « Les presses lausannoises au siècle des Lumières » – [http://dbserv1-bcu.unil.ch/biblos] et GLN (impressions de Genève, Lausanne et Neuchâtel, XVe et XVIe siècles) de Jean-François Gilmont – [www.ville-ge.ch/musinfo/bd/bge/gln], dernière consultation le 14 février 2012. Une étude quantitative et qualitative détaillée sur le plus grand centre romand d'édition aux XVIIe et XVIIIe siècles, Genève, fait toutefois encore défaut.

en terme de bibliographie matérielle se manifeste dans plusieurs travaux récents, contribuant à souligner l'interdépendance forte existant entre les déclinaisons matérielles d'un même texte, le public visé et la réception qui peut en être faite[4]. C'est sans doute au niveau du troisième pôle – celui concernant les pratiques – que le chercheur reste encore partiellement démuni, faute de ressources documentaires pertinentes. Quels corpus mobiliser en effet afin d'approcher de la manière la plus fine les comportements des lecteurs et lectrices : comment lit-on ? Seul ou en compagnie ? À haute voix ou de manière silencieuse ? De manière linéaire ou de façon plus discontinue en se laissant porter par certains dispositifs textuels ou en « sautant » par-dessus certaines formes de narration ? À quel moment de la journée lit-on ? À domicile ou en déplacement ? etc. Si les représentants de l'élite nous ont laissé souvent quelques témoignages directs de leurs habitudes en la matière (qu'il convient de « décoder » toutefois avec prudence), comment reconstituer les pratiques des milieux plus populaires pour lesquels l'acte de lecture est moins lié à une certaine forme de représentation de soi et/ou inscrite dans des pratiques de sociabilité plus larges souvent difficiles à appréhender ? Je me propose dans cet article de revenir rapidement sur quelques ressources documentaires mobilisées au sein de travaux récents sur les pratiques de lecture et de m'attarder sur une source assez exceptionnelle découverte au cours de mes travaux sur l'histoire de l'édition en terre suisse francophone[5].

LA DIFFICILE RECONSTITUTION DES PRATIQUES

En me focalisant plus particulièrement sur la deuxième moitié du XIXe siècle, je soulignerai rapidement cinq types d'approches aux pratiques de lecture qui s'appuient, pour chacune, sur des corpus de sources différenciés.

Les premières réflexions à ce sujet ont été menées sur la base de l'analyse des discours normatifs sur la lecture[6]. Ceux-ci sont portés principalement par trois instances : l'église, l'école et les bibliothèques. Cet encadrement ne concerne pas uniquement les contenus mais également les postures à adopter au moment où, dans la seconde moitié du XIXe siècle, la production imprimée se démultiplie et se diversifie. Dans sa publication *Romans-revue*, l'abbé Bethléem poursuit son apostolat en faveur des bonnes

4 Voir par exemple Miriam Nicoli, *Les savants et les livres. Autour d'Albrecht von Haller (1708-1777) et Samuel Auguste Tissot (1728-1797)*, thèse de doctorat, Lausanne, 2011.

5 François Vallotton, *L'édition romande et ses acteurs 1850-1920*, Genève : Slatkine, 2001 (Cahier Mémoire Éditoriale N° 3).

6 Anne-Marie Chartier, Jean Hébrard, *Discours sur la lecture 1880-1980*, Paris : Centre Georges Pompidou, 1989.

lectures[7]; on y souligne par ailleurs la nécessité d'éviter toute lecture boulimique qui céderait à la tentation d'une réclame tapageuse et de lectures qui, sous couvert d'actualité, ne se caractérisent – aux dires des rédacteurs – que par leur superficialité. De même la lecture profane devrait se caler sur le modèle de la méditation religieuse en se gardant de toute pratique visant au divertissement et en préférant la lecture intensive et réflexive à la recherche permanente de la nouveauté. Derrière ces mises en gardes peuvent se lire, en creux, les transformations des pratiques contemporaines autorisées par l'alphabétisation désormais intensive de la population d'une part, la multiplication de l'offre et des canaux de diffusion de l'imprimé, la baisse des prix des volumes, ainsi que l'émergence massive de la littérature récréative et romanesque d'autre part.

Si l'on se tourne vers les discours des militants de la lecture républicaine – comme la Société Franklin en France –, c'est davantage une nouvelle forme de lecture individualisée qui est stigmatisée[8]. Pour ses promoteurs, il conviendrait de donner l'impulsion à des formes de sociabilité inédites au sein desquelles les lectures se verraient moins imposées par le bibliothécaire ou l'instituteur que partagées et discutées collectivement entre voisins. La perméabilité du lecteur ou de la lectrice aux pressions commerciales des acteurs du marché doit ici être contrecarrée par des formes de réception collective de l'imprimé susceptibles de maintenir un esprit critique en éveil et de freiner l'irrésistible ascendant d'une logique de l'offre sur celle de la demande.

Un deuxième axe d'analyse est fourni par la diversification des lieux de lecture. Les bibliothèques publiques, longtemps réservées à un public très restreint de professeurs et de notables, s'ouvrent progressivement à des publics plus larges et diversifiés. Comme l'a montré Jean-François Pitteloud pour l'exemple de la bibliothèque circulante de la Bibliothèque publique de Genève[9], les prêts d'ouvrage augmentent de manière régulière depuis 1830. Une étape décisive intervient au début des années 1870 avec la séparation des collections de la bibliothèque savante et celles de la bibliothèque circulante: plus de 1700 nouveaux volumes sont attribués à l'institution de lecture populaire avec une prédominance marquée du roman. Les conséquences de ce bouleversement ne se font pas attendre, le nombre de prêts à domicile étant multipliés par dix. Cette décennie voit parallèlement la multiplication des bibliothèques populaires ainsi que des

7 Jean-Yves Mollier, «Du bon et du mauvais usage des ‹bons› et des ‹mauvais› livres en France des Lumières à Internet», in *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, vol. 54, N° 54, 2002, pp. 347-359.

8 Anne Marie Chartier, Jean Hébrard, *Discours sur la lecture 1880-1980*, *op. cit.*

9 Jean-François Pitteloud, *«Bons» livres et «mauvais» lecteurs. Politiques de promotion de la lecture populaire à Genève au XIXe siècle*, Genève: Société d'histoire et d'archéologie, 1998 (Mémoires et documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie, t. 59).

bibliothèques ouvrières. Parmi les autres institutions favorisant une forme d'élargissement du lectorat tout en encourageant un nouveau rapport au livre, il faut mentionner encore, dès la fin du XVIIIe siècle, l'essor du prêt des ouvrages via notamment le réseau des loueurs (et loueuses) de livres ainsi que celui des cabinets littéraires [10]. Les sources qui permettraient de mieux connaître leur clientèle font défaut. On peut toutefois préciser que, au-delà d'une composante sociologique restant ancrée au sein des milieux lettrés et plutôt aisés, le prix de la location, qui va décroissant, ainsi que son caractère dégressif en fonction de la durée du prêt et du nombre de volumes empruntés, favorisent un rythme de lecture plus soutenu. Sur un autre plan, les catalogues s'avèrent beaucoup plus en prise avec la demande des lecteurs (moins assujettis aux médiateurs souvent rigides que représentent bibliothécaires ou pasteurs) ainsi que sur l'actualité littéraire immédiate. Les arguments promotionnels des établissements concernés portent ainsi de manière insistante sur leur capacité à se procurer les titres les plus récemment parus auprès de confrères régionaux ou internationaux.

Un troisième type de corpus concerne les sources iconographiques. Celles-ci ne sauraient évidemment être considérées comme des représentations fidèles de l'évolution des pratiques; les images traditionnelles des lectures à la veillée – qui ornent bien souvent sous forme de vignettes certains almanachs – ont une fonction sans doute plus prescriptive d'un ordre idéal de cohésion familiale et sociale qu'une vocation documentaire [11]. Il n'en reste pas moins que la confrontation, sur une diachronie longue, de l'évolution des figures de « lisants » apporte certains enseignements précieux. Dans les postures traditionnelles de lecteurs ou lectrices [12], ceux-ci sont représentés le plus souvent assis à une table ou dans un siège facilitant, par l'appui des accoudoirs, la prise en main de volumes souvent imposants. Ce rapport, physique, au livre tend à s'effacer à partir du début du XIXe siècle: les formats, en diminuant, autorisent des positions plus décontractées alors que la lecture tend à être toujours plus liée avec une forme de confort associée à la rêverie, voire à la sexualité: on s'absorbe dans le livre lové dans un divan profond ou un sofa moelleux. Cette interdépendance entre lecture et confort est aussi soulignée par la présence de l'éclairage électrique à la fin du siècle. Sur un autre

10 *Sociétés et cabinets de lecture entre Lumières et romantisme*, Actes du colloque organisé à Genève par la Société de lecture le 20 novembre 1993, Genève: Société de lecture, 1995.

11 Sur cette problématique, Alfred Messerli, « Vom imaginären zum realen Leser: Zur Bedeutung des Vorlesens im 18. und 19. Jahrhundert », in Alfred Messerli, Roger Chartier (éds), *Scripta volant, verba manent. Schriftkulturen in Europa zwischen 1500 und 1900*, Bâle: Schwabe, 2007, pp. 243-270.

12 Voir sur la question des représentations des lectrices, Laure Adler, Stefan Bollmann, *Les femmes qui lisent sont dangereuses*, Paris: Flammarion, 2006 et des mêmes auteurs, *Les femmes qui lisent sont de plus en plus dangereuses*, Paris: Flammarion, 2011.

plan, on observe une dichotomie marquée entre la lecture de travail, effectuée au domicile, et celle à l'extérieur – cabarets, barques, trains, promenade champêtre… – qui remplit des fonctions plus divertissantes et récréatives. Les différences de genre sont parfois soulignées avec une association presqu'exclusive du journal au monde et à la sociabilité masculins alors que les femmes lisent davantage des petits formats ainsi que des lettres manuscrites. Quant à la lecture enfantine, elle transcende désormais le cadre scolaire et ne se limite plus à sa seule dimension pédagogique.

Les deux dernières pistes suivies par les historiens pour reconstituer les pratiques de lecture – notamment en milieu populaire – concernent le recours aux témoignages. À cet égard, il faut citer en premier lieu les différents récits de vie, une source beaucoup exploitée par les historiens du livre anglo-saxons [13]. Les travaux de Jonathan Rose notamment montrent l'importance d'une culture autodidacte dès le XVIIIe siècle, particulièrement dans le milieu des tisserands en Écosse. Tous les auteurs s'accordent par ailleurs pour souligner, au-delà de la diversité des textes abordés, l'importance des « classiques » au sein des lectures ouvrières britanniques : ouvrages canoniques d'économie politique, d'histoire ou de science, mais également romans dont l'interprétation qui en est faite est souvent en complet décalage avec la vision du monde ou les idées politiques de leurs auteurs. En Suisse romande, plusieurs récits de vie ont été exploités ces dernières années sous l'angle d'une histoire de la lecture. L'un des plus remarquables est sans doute celui du notaire et perruquier Jaques Sandoz (1664-1738), membre d'une société de lecteurs de gazettes mais aussi fort prolixe quant à la nature, au rythme et aux canaux d'approvisionnement de ses lectures [14].

Outre le récit autobiographique, plusieurs chercheurs ont recouru à l'enquête orale afin d'accéder aux pratiques de la fin du XIXe siècle. Marchant sur les traces d'Anne-Marie Thiesse qui avait entrepris un travail de ce type en 1984 [15], Jean-François Pitteloud a mené quelques mois plus tard une enquête en milieu genevois qui débouche sur des conclusions similaires [16]. Au-delà du premier mouvement visant de la part des interviewés à

13 Vincent McAleer, *Popular Reading and Publishing in Britain 1914-1950*, Oxford : Clarendon Press, 1992 ; Jonathan Rose, *The Intellectual Life of the British Working Classes*, New Haven/Londres : Yale, 2001 ; Martyn Lyons, *Readers and Society in Nineteenth-Century France. Workers, Women, Paesants*, Houndsmill : Palgrave, 2001.

14 Michel Schlup, « Un lecteur neuchâtelois ordinaire à l'aube des sociétés de lecture : Jaques Sandoz, notaire et perruquier (1664-1738) », in *Sociétés et cabinets de lecture entre Lumières et romantisme*, *op. cit.*, pp. 27-41.

15 Anne-Marie Thiesse, *Le Roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris : Le Chemin Vert, 1984.

16 Jean-François Pitteloud, *« Bons » livres et « mauvais » lecteurs…*, *op. cit.* Si l'ouvrage est publié en 1998, l'enquête, réalisée avec l'appui de ses étudiants, date de 1985.

nier toute lecture régulière pour des raisons aussi bien sociales – « on n'avait pas le temps de lire » –, économiques – « les livres étaient trop chers » – que culturelles – « les livres, c'était pas pour des gens comme nous » –, l'historien peut se rendre compte que ces affirmations sont contredites par une pratique régulière de la presse, quotidienne et périodique (satirique notamment), ainsi que par la connaissance des standards de la littérature populaire (Heidi, mais aussi Buffalo Bill).

UNE SOURCE INÉDITE, LA CORRESPONDANCE ENTRE AUTEUR ET LECTEURS

Une autre ressource peut être mise avec profit au service de cette réflexion sur les pratiques : les échanges épistolaires entre un écrivain et ses lecteurs. Ce type de sources a déjà été intégré au sein de certaines études ; pensons notamment au travail d'Anne-Marie Thiesse sur la correspondance entre Eugène Sue et ses lecteurs [17]. Il s'agit toutefois davantage dans ce cas de montrer dans quelle mesure l'écrivain s'ajuste à l'horizon d'attente de son lectorat qu'une investigation portant sur la réception et les modes d'appréhension d'une œuvre. Une sorte d'alignement sur une forme de « goût moyen » qui en l'occurrence aura des répercussions aussi bien sur la trajectoire biographique de l'auteur que sur l'élaboration du roman. Lorsque Sue débute son récit, il veut développer une exploration pittoresque des bas-fonds parisiens en s'inscrivant dans la tradition du roman noir anglais et du mélodrame. Or, le feuilleton va être perçu comme une condamnation de la réalité sociale contemporaine aussi bien de la part des penseurs sociaux que du grand public. Sue va alors endosser l'image qui lui est renvoyée et changer son mode d'écriture qui, du registre totalement fictionnel des débuts, s'infléchit en direction du documentaire social.

L'originalité et l'intérêt des lettres conservées au sein du Fonds Olivier déposé à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne se situent à un autre niveau. S'étalant sur une période assez longue – 1860-1888 –, cette correspondance recouvre plus de 300 lettres reçues par l'écrivain vaudois Urbain Olivier (1810-1888), de la part aussi bien d'anonymes que de relations amicales ou professionnelles. L'historien peut y trouver de très nombreuses indications sur les réseaux de circulation et de diffusion des ouvrages de l'écrivain et ainsi que sur les manières de lire, de lecteurs qui se recrutent pour une large part au sein de milieux campagnards. Plus globalement, cette prise de parole témoigne d'interprétations très différenciées des mêmes ouvrages, le ressort

17 Anne-Marie Thiesse, « L'éducation sociale d'un romancier », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 32, N° 1, 1980, pp. 51-63.

édifiant, salué par de nombreux pasteurs et autres éducateurs, cédant souvent le pas à l'affirmation du « plaisir de lire »[18].

Avec Urbain Olivier, on touche à un auteur régionaliste qui, sur la base de romans au fort ancrage local et doté d'une composante moralisante majeure, est l'un des auteurs les plus lus de sa génération dans l'espace suisse romand[19]. Frère du poète et professeur à l'Académie, Juste Olivier, né dans la ferme familiale d'Eysins (au-dessus de Nyon), Urbain Olivier entre d'abord comme clerc chez un notaire avant de devenir régisseur de différents domaines dans sa région d'origine. Collaborateur des *Lectures pour les enfants* – l'un des plus anciens périodiques pour les enfants de Suisse francophone –, il publie un premier récit *Pierre Châvin et ses bœufs* dans le cadre de la Société des traités religieux, un ouvrage rapidement diffusé à 3000 exemplaires. Ce premier succès va amener l'éditeur lausannois Georges-Victor Bridel à le solliciter pour qu'il écrive un roman du même genre : ce sera le début d'une collaboration de plus de 30 ans jalonnée par 47 éditions représentant 28 titres pour une vente cumulée légèrement inférieure à 100000 exemplaires[20].

La correspondance ne donne que peu d'indications sur la sociologie des correspondants : il s'agit toutefois pour l'essentiel d'une population campagnarde, en marge des principaux circuits de la distribution de l'imprimé qui restent, en dépit de la tradition du colportage, majoritairement urbains. Comptant de nombreux cultivateurs, le lectorat type d'Urbain Olivier est caractérisé par un pouvoir d'achat relativement modeste et une familiarité encore assez ténue avec la production romanesque. On retrouve en filigrane des propos qui ressortaient des enquêtes orales menées par Jean-François Pitteloud : le livre reste un produit onéreux dont l'investissement est jugé superflu ; la lecture est associée prioritairement à une fonction d'information et d'instruction ; quant au temps disponible pour la lecture, il est compté, particulièrement durant la bonne saison.

Dans cette seconde moitié du XIXe siècle, une certaine orthopraxie de la lecture se met toutefois en place qui, en écho aux discours prescriptifs mentionnés plus haut, démontre que le « bien lire » ne passe pas uniquement par un certain type de littérature.

18 Le plaisir et la jouissance procurés par la lecture sont soulignés avec récurrence par de très nombreux correspondants.

19 Sur Urbain Olivier, André Lasserre, Françoise Chatelain, *La vie villageoise dans la région de Nyon au XIXe siècle. Du roman à l'histoire : une reconstitution à la lumière des œuvres d'Urbain Olivier*, Lausanne : Payot, 1988 (BHV 93).

20 Selon le décompte d'Olivier, 111 300 exemplaires ont été tirés pour 94 000 exemplaires vendus : « Souvenirs d'Urbain Olivier », texte rédigé en 1881 et dactylographié par Frank Olivier ; BCUL (Dorigny), Fonds Olivier, IS 1905/V/G, carton 92.

Comme le souligne un lecteur en stigmatisant le comportement de son frère, lire exige une activité soutenue et linéaire en claire rupture avec la consommation discontinue et par éclipses de lecteurs compulsifs : « mais savez-vous comment elles lisent ces personnes là, je vais vous dire comme mon frère fait : il prend un volume, quel qu'il soit, et plante le nez au milieu, quand il a lu un moment, si le livre lui plaît, il parcourt les premiers chapitres pour faire connaissance avec les acteurs du livre ensuite il lit les endroits où ces derniers sont en conversation et comment ils se marient ; souvent au bout de deux heures il prétend avoir lu son livre, et si moi j'en mets 7 ou 8 je suis un benet qui étudie un livre qui doit le savoir par cœur, qui recommence etc. etc.[21] » Bien avant la lecture induite par la révolution d'internet, les pratiques de lecture irrégulières et fragmentaires semblent bien constituer l'une des modalités de la consommation livresque. Par ailleurs, d'autres formes d'opposition et de distinction ont relayé le clivage entre alphabétisés et non alphabétisés ; c'est moins le « chien de lisard » – expression du père Sorel à l'adresse de Julien dans *Le Rouge et le Noir* – qui est stigmatisé que celui ou celle qui s'adonne de manière frénétique à une lecture superficielle dont la seule motivation est la satisfaction de la curiosité quant au dénouement d'une intrigue, ici sentimentale.

Un autre élément qui ressort clairement des lettres reçues correspond à la persistance des formes de lecture collectives, à la veillée. Comme l'ont déjà montré de nombreux historiens[22], la transition entre des modes de lecture collectifs, inscrits dans une sociabilité familiale et professionnelle, et une lecture individuelle s'est faite de manière très progressive, les deux types de pratiques ayant cohabité pendant longtemps. Une lectrice d'Urbain Olivier atteste de cette consommation différenciée des mêmes textes au sein de la sphère familiale : « Voici la saison des livres. Depuis dimanche, il ne m'en est pas arrivé moins de 5 grands et petits. La *Paroisse des Avants* d'abord, le sixième volume que je reçois de votre main et pour le don duquel je viens vous exprimer toute ma reconnaissance. […] Nous avons commencer *(sic)* en famille la lecture de la *Paroisse des Avants*. Ce sera quand même nouveau pour tous les auditeurs, celle qui vous écrit ayant dévoré le récit en une demi-journée[23] ». La lecture individuelle,

21 Lettre d'un dénommé Baud à Urbain Olivier, Apples, 23 novembre 1879 ; BCUL (Dorigny), Fonds Olivier, IS 1905/V/G, « Lettres relatives aux Récits vaudois », carton 117 : Corr. diverses.

22 Voir notamment Hans Erich Bödeker, « D'une ‹ histoire littéraire du lecteur › à l'‹ histoire du lecteur ›. Bilans et perspectives de l'histoire de la lecture en Allemagne » in *Histoires de la lecture. Un bilan des recherches*, Actes du colloque des 29 et 30 janvier 1993 à Paris, Roger Chartier (dir.), Paris : Imec Éditions (coll. In Octavo), 1995, pp. 93-124.

23 Lettre de Mme Matthey-Amiguet à Urbain Olivier, Vallorbe, 22 novembre 1876 ; BCUL (Dorigny), Fonds Olivier, IS 1905/V/G, carton 117 : Corr. diverses.

compulsive, cohabite avec une lecture plus lente, à haute voix, et qui semble davantage répondre au besoin de raffermissement d'une sociabilité familiale et locale qu'à la volonté de pallier des capacités de lecture déficientes.

Sur le plan de la circulation et des réseaux de diffusion de l'imprimé, les différents correspondants attestent d'une présence de plus en plus soutenue de la presse[24] ainsi que des livres. Les pratiques de l'abonnement collectif ou du simple prêt pour certains titres – que l'on avait déjà rencontrées chez Jaques Sandoz[25] – se maintiennent; on peut signaler également la présence de quelques périodiques français emblématiques comme le *Magasin pittoresque* et *Le Tour du Monde*. Si la pénétration du livre se fait principalement via le tissu, amené à se densifier au cours de ces années, des bibliothèques populaires, beaucoup de correspondants soulignent les délais d'attente importants pour obtenir les nouveautés: « On va se disputer le *Voisin Horace* dans les bibliothèques populaires afin de satisfaire un peu vite le désir des nombreuses personnes qui déjà se sont faites inscrire[26] ». Dans cette configuration, Urbain Olivier pratique une politique active de distribution gratuite de certaines de ses œuvres: une manière de renforcer une large diffusion de ses romans sans sacrifier la vente puisqu'il privilégie, comme il le précise à son éditeur, des « personnes du peuple qui n'achètent pas de livres[27] ».

À cet égard, et c'est l'autre intérêt majeur de cette correspondance, on perçoit fort bien à travers elle combien cette période historique des années 1870-1880 marque un moment charnière dans le contexte régional qui nous occupe. D'une situation de relative pénurie – dans un milieu campagnard rappelons-le, et pour ce qui concerne avant tout la littérature de fiction et de divertissement – on passe à une offre plus abondante de par la densité croissante des bibliothèques populaires et l'action conjointe de militants de la lecture publique, d'éditeurs comme Georges-Victor Bridel[28] ou d'auteurs comme Urbain Olivier. La promotion de cette « bonne littérature », très marquée par le sceau du Réveil protestant et par un projet d'édification morale, doit être analysée en réaction à des taux d'alphabétisation désormais très élevés, à la laïcisation de la société,

24 *La Semaine: gazette des campagnes*, Le *Conteur vaudois*, le *Journal évangélique*, *La Feuille religieuse du Canton de Vaud*, le *Nouvelliste vaudois* pour ne donner que quelques titres.

25 Michel Schlup, « Un lecteur neuchâtelois ordinaire à l'aube des sociétés de lecture… », art. cit.,

26 Lettre de Louis Musy-Barraud, « un jeune père de famille, cultivateur », à Urbain Olivier, Écublens, 21 novembre 1882; BCUL (Dorigny), Fonds Olivier, IS 1905/V/G: « Sur le *Voisin Horace* », carton 117: Corr. diverses.

27 Lettre de Urbain Olivier à Georges-Victor Bridel, 26 octobre 1857; BCUL (Dorigny), Fonds Olivier, IS 1905/V/G, carton 118: Corr. avec G.-V. Bridel.

28 Franco Ardia, *Entre idéalisme et pragmatisme: Georges-Victor Bridel (1818-1889) éditeur-imprimeur*, mémoire de licence en histoire, Lausanne, Faculté des Lettres, 1992.

ainsi qu'à la crainte d'une « contamination » de couches toujours plus étendues de la population par ce que d'aucuns appellent la « littérature malsaine »[29].

Dans le même temps, les pratiques de lecture collectives, et donc étroitement surveillées, ainsi que la reprise récurrente et intensive des mêmes textes font place à des modes d'appréhension des textes plus autonomes et ouverts sur l'actualité récente. Alors que la fiction déconcerte dans un premier temps le lectorat, désireux souvent de connaître l'adresse d'un protagoniste afin de lui rendre visite ou de lui porter secours[30], celle-ci est progressivement apprivoisée et appréciée au-delà de son caractère exemplaire. Sur un autre plan, maints correspondants réclament également avec insistance des ouvrages conjuguant attractivité formelle à une baisse des prix qui rende leur acquisition possible. Quant à la régularité et au caractère sériel de la production d'Olivier, ils contribuent à susciter l'attente – plus ou moins fiévreuse – de la nouveauté et à insérer la publication au sein d'un rythme annuel. En définitive, si les correspondants d'Urbain Olivier sont encore persuadés qu'on peut faire de la bonne littérature avec de bons sentiments, ils affirment tous avec constance un plaisir et un appétit de lecture qui ne tarderont pas à s'émanciper des sillons étroits au sein desquels on cherche à les cantonner.

29 François Vallotton, « La lutte contre l'immoralité littéraire ou l'émergence d'une variété libérale de la censure (1876-1914) » in *La censure de l'imprimé. Belgique, France, Québec et Suisse romande XIXe-XXe siècles*, Pascal Durand, Pierre Hébert, Jean-Yves Mollier et François Vallotton (dir.), Québec : Nota Bene, pp. 139-152.

30 « On s'identifie avec vos héros, on les suit avec intérêt, on les prend pour des personnages vivants tant ils sont décrits au naturel, si bien qu'une bonne paysanne de ma connaissance, qui avait lu l'*Orphelin* avec enthousiasme, me pria de vous demander le nom du village où il demeurait, ‹car mon mari et moi, ajouta-t-elle, nous avons formé le projet de prendre le char un dimanche pour aller le trouver !› Grand fut son désappointement lorsque j'exprimais des doutes sur l'existence de l'*Orphelin* et que je lui fis comprendre que toutes les circonstances, quoique vraisemblables, n'étaient pas toujours vraies, et que le récit n'était pas l'histoire d'un villageois en chair et en os » ; Lettre de Mme Doxat-Romer à Urbain Olivier, 29 septembre 1866 ; BCUL (Dorigny), Fonds Olivier, IS 1905/V/G, carton 117 : Corr. diverses.